

XYZ. La revue de la nouvelle

L'étoile

Dominique Fortier



Numéro 122, été 2015

Tarot : des destins tout tracés ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78089ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortier, D. (2015). L'étoile. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (122), 58–59.

L'étoile

Dominique Fortier

C'ÉTAIT le milieu du jour, mais il n'y avait pas de soleil. Quand on avait écarté les rideaux après la longue nuit, une sourde clarté blanche filtrée par les nuages était entrée par la fenêtre, une lumière lunaire. La mort venue faire le guet à l'aube sortait de la pièce les mains vides. Allongée, je voyais par le carreau le dôme d'argent de Vincent-d'Indy que l'on aperçoit aussi de notre chambre à coucher, sous un angle différent — irruption du quotidien dans la fenêtre étrangère et de l'étrange dans la vue familière. Deux univers tout à coup s'étaient télescopés : le monde était le même, mais jamais plus nous ne le verrions de la même façon.



Elle est apparue à la treizième heure, au douzième mois, le dix-septième jour. Je ne m'étonne pas trop aujourd'hui de découvrir que l'Étoile, dix-septième arcane, est associée à la création, « une création non point achevée et parfaite, mais en voie de se réaliser », « un mouvement de formation du monde ou de soi-même ». Mais *stella* en latin était autrefois utilisé pour désigner aussi bien les planètes que les comètes, les étoiles fixes et le Soleil, tout le peuple du ciel, fourmillant et vertigineux. Astéroïdes, naines blanches, grains de poussière, étoiles filantes. Chez d'anciens peuples sibériens, l'étoile Polaire était vue comme le clou du ciel, pivot lumineux autour duquel tournait la voûte céleste ; elle était un trou percé dans l'étoffe de la nuit et par lequel on apercevait les autres mondes ; ailleurs, on y voyait plutôt le nombril du firmament. Et depuis toujours la Polaire est l'étoile qui guide les marins, *Stella Maris*, un nom qui désigne aussi Marie de Nazareth, mère entre les mères.

Elle était toute rose, petite et tiède, nichée contre mon cou.

58 Remuant bras et jambes, elle battait doucement l'air avec des

mouvements aquatiques, à moitié de ce monde et à moitié dans l'autre. J'ai posé une main sur sa tête : son crâne s'emboîtait parfaitement dans ma paume, nous étions encore des poupées gigognes. Elle respirait doucement, à petits coups, un souffle de chaton. Un certain temps s'est écoulé dans l'éclat des lampes et le cliquetis des instruments. Quelques secondes, un siècle. Leonard Cohen chantait un air que je n'arrive pas à me rappeler. Des gens parlaient — médecins, infirmières — que je n'entendais pas, leur langue m'était tout à coup devenue incompréhensible. Je ne l'avais toujours pas regardée, incapable de baisser les yeux, certaine d'être aveuglée, foudroyée. Quand j'étais petite, on nous répétait de ne pas fixer le soleil pour éviter de se brûler les yeux ; on nous montrait à fabriquer des boîtes en carton pour pouvoir l'observer les jours d'éclipse.

Persée quant à lui, pour pouvoir regarder le visage de Méduse sans être changé en statue, avait épié le reflet qu'elle dessinait sur son bouclier. Étourdie, j'ai demandé : « Prends une photo. » Il n'a pas tout de suite compris, j'ai répété. Il a sorti son téléphone, a pris un cliché flou, mal éclairé, de la petite créature qui reposait, yeux grands ouverts, dans le creux de mon cou. C'est par ce regard doublement oblique que j'ai vu ma fille pour la première fois.

Dehors, il s'était mis à neiger, mille étoiles de glace minuscules et parfaites quittaient le ciel pour la terre.